

LES ADIEUX AU COUVENT

A MA NIÈCE IVONNE

(Pour le GLANEUR)

Lorsque j'étais enfant je dus quitter ma mère,
Pour franchir de ce toit le seuil aimé des cieux.
Sans songer que la joie est souvent éphémère,
Il me semblait, alors, qu'une douleur amère
Allait accompagner mes pas jusqu'en ces lieux.

Oh ! désertier le nid où notre âme s'avive ;
Fuir l'aile maternelle où l'on est à l'abri,
C'est se sentir au cœur une blessure vive ;
C'est pencher vers le sol, comme la sensitive,
Un front que la pensée a bientôt assombri.

Mais à l'homme, ici-bas, Dieu mesure la peine,
Comme il sait "mettre un frein à la fureur des flots" ;
Par lui tout cœur est fort, l'âme devient sereine ;
Sans sa permission toute menace est vaine,
Et l'ivresse a, bientôt, remplacé les sanglots.

C'est ainsi que mon âme, en proie à la tristesse,
Quand il fallut quitter tous ceux que j'aimais tant,
Sut retrouver ici, dans ce lieu d'allégresse,
Des jours les plus heureux la douce et sainte ivresse,
Des jours où l'on allait le cœur joyeux, content.

Et le couvent devint la nouvelle demeure
Où j'attachai mon âme et mon cœur tour à tour.
Et pourtant une part de mon âme, à cette heure,
Vole vers l'autre toit où ma mère demeure,
Le toit que je n'ai pas déserté sans retour !